



PAGE 1

ALLER AU NORD-KIVU, L'AIRE, LE HARICOT ET LA BOULE DE UN RISQUE ?

PAGES 2 ET 3

L'AIRE, LE HARICOT ET LA BOULE DE NEIGE

PAGE 4

RETOUR DE MISSIONS À TERVUREN LE 6 OCTOBRE

## Editorial

«Vous n'avez pas peur de vous rendre en RDC ? Et en plus dans le Nord Kivu ! Avec ces Mai-Mai, ces FDLR, ces voyous du M23 qui massacrent les gens et brûlent les villages ! »

Peur, non. Prudence, oui. Raison pour laquelle nous avons revu notre programme en mai dernier. En plus de notre session à Butembo, nous avons programmé une semaine d'activités dans deux villes au Sud de Goma. L'accès ne pouvait s'y faire que par la route. Trop risqué. Nous avons préféré y renoncer. Sur les conseils de nos partenaires locaux eux-mêmes, d'ailleurs.

Et en ville ? Les risques sont moins grands, c'est vrai, mais pas nuls. « Nous vivons dans un état de non paix », nous disait un ami congolais de Butembo. « Le danger est diffus, difficile à identifier ».

N'oublions pas que les premiers à souffrir de cette situation conflictuelle dans le Nord Kivu, ce sont les autochtones. Dans les villages d'abord. C'est tous les jours que nous lisons des témoignages tels que : « Ces déplacés qui sont rentrés dans leurs villages affirment avoir trouvé leurs maisons soit incendiées soit détruites par des bombes. Un déplacé de Jomba a confié à Radio Okapi ce jeudi 6 septembre : Nous souffrons beaucoup, d'abord pour ce qui est de la nourriture, ensuite le M23 nous force de quitter les écoles. »

L'insécurité est moins agressive dans les grandes villes, mais non moins présente : les arrivages irréguliers des marchandises de première nécessité, pillées en chemin, ont fait grimper les prix sur

les marchés urbains ; en revanche, l'arrivée massive de réfugiés a rempli les rues de Butembo de mendiants sans logement, sans travail, sans argent : cause d'insécurité permanente. Durant notre séjour à Butembo, le maire en personne faisait le tour des grosses écoles de la ville pour mettre en garde les élèves des classes terminales contre les « fauteurs de troubles », en fait, des recruteurs de groupes rebelles qui attirent les jeunes par des promesses alimentaires, par la persuasion, la drogue, voire la force.

Comment vivre une vie « normale » dans ces conditions ? Nos partenaires locaux n'en parlaient pas, mais leur présence quotidienne aux stages valait mille déclarations. Leur intérêt pour de nouvelles pédagogies en mathématiques et en sciences, en lien avec les jardins scolaires, était leur réponse. Et pas une simple promesse pour des jours meilleurs : dès la fin des deux semaines de stage, nous les avons vu appliquer leurs nouveaux apprentissages, dans les jardins, avec leurs élèves.

Vivre « normalement » à Butembo aujourd'hui, pour nos instituteurs stagiaires en tout cas, c'est donc regarder la réalité bien en face et, en même temps, s'investir dans des actions pour l'avenir ... de leurs élèves. Merci, chers collègues et amis pour cette leçon de vie.

---

**JEAN SCHMIT, Président d'Esf-Belgique**



## L'aire, le haricot et la boule de neige



**Ce lundi 7 mai, dès huit heures du matin, nous étions tous là : les 33 instituteurs délégués par leurs écoles de Butembo, les 3 représentants des inspecteurs du Nord Kivu, et les 2 « musungus » (les blancs) d'Es-Belgique tout droit venus de Bruxelles. Le lieu de rendez-vous ? Un bout de jardin scolaire encore en friche, mais qui ne demandait qu'à devenir pédagogique. Nous allons enfin pouvoir démarrer le projet « JSP à Butembo » : trois semaines d'apprentissages en mathématiques et en botanique, dans et par le jardin potager de l'école Nyuki, au cœur de la ville.**

### L'aire

Il est 10h00. Les présentations terminées, nous entrons dans le vif du sujet : « Ce matin, nous allons découvrir ensemble l'aire de ce morceau de jardin... sans outils ». Quoi ? Sans le mètre « canne », sans équerre, sans même un petit bout de chaîne d'arpenteur ? Hé oui, vous avez bien entendu : sans outils ! Grosse panique dans les rangs. Quand vous êtes un bon instituteur, aux réflexes professoraux déjà bien conditionnés, et qu'on vous « force » à vous mettre dans la tête d'un enfant qui ignore encore tout du mètre carré, il vous faut un certain temps pour vous rappeler qu'il est possible de « mesurer » une surface avec les « outils » naturels que sont les pieds, les mains, les doigts ou, comme ici dans notre jardin expérimental, en juxtaposant une dizaine de feuilles de bananiers. Deuxième défi : notre instituteur, redevenu élève, s'inquiète des limites de ses outils de mesure, forcément personnels, lorsqu'il est amené à les comparer à ceux de son voisin. Tant mieux ! Il vient de re/découvrir, par lui-même, la nécessité d'un étalon conventionnel d'aire : le  $m^2$ .

Le lendemain, nous poursuivons nos expériences didactiques : comment visualiser ce mètre carré ? Comment le construire ? Entre nous, stagiaires, d'abord. Après-demain, avec des élèves. Hé bien cherchons. Prenons 4 bâtons d'un mètre chacun, relier-les par leurs extrémités, cela nous donne ... un cadre. Ce qui n'est pas encore une surface. Quelqu'un a une idée ? Oui, Julien propose de l'« habiller » ce cadre : un morceau de toile coupé à la bonne mesure qu'on punaise sur le cadre et voilà un étalon tout à fait acceptable pour mesurer notre jardin pédagogique. Ainsi, durant toute une semaine, nous avons travaillé ces matières géométriques, passant du jardin à la classe, du concret à l'abstrait et réciproquement. Du coup, même pour nos stagiaires, un mètre carré, un are, un hectare, devenaient des surfaces visibles et non plus seulement des formules mathématiques.





## Le haricot

Durant la deuxième semaine, toujours en lien avec les jardins de l'école qui nous servaient de « laboratoires » à ciel ouvert, nous avons travaillé des leçons de botanique. A Butembo, ville proche de l'équateur, mais à quelques 1.800 m d'altitude, le climat est tel qu'on peut y suivre la croissance d'un grand nombre de plantes, à tout moment de l'année : une facilité pour l'enseignant qui veut observer avec ses élèves le cycle et le rythme de croissance du haricot, du maïs ou du soja, en janvier comme en juin. Et un plaisir pour les élèves qui peuvent s'éparpiller dans le potager de l'école, choisir une plante, l'observer, la dessiner à peine éclos ou déjà à maturité. Délicatement, on en déterre une, bien épanouie, pour en observer les racines, les mesurer, les comparer à la partie hors terre, deux à trois fois plus grande et plus lourde que la partie en terre. Et pourtant la plante ne vacille pas. Pourquoi ? On cherche. Et l'on découvre une des fonctions des racines : accrocher la plante au sol. Ailleurs, les plants de haricot sont encore tout verts alors qu'ici ils sont déjà tout jaunes. Pourquoi ? On lance des hypothèses. Manque d'eau ? Trop de soleil ? Racines mangées par des larves ? On cherche à nouveau. Et voilà le cours de botanique qui se construit sur le terrain. Les notes prises au vol sont complétées par la mise en commun puis, de retour en classe, synthétisées au tableau. Bel exemple d'apprentissage dans et par le jardin en parfaite cohérence avec la pédagogie inductive que les inspecteurs du Nord Kivu et Esf-Belgique s'étaient promis de mettre en œuvre dans les jardins scolaires de Butembo.



## La boule de neige

La troisième semaine, elle, allait permettre à nos stagiaires de transférer immédiatement leurs nouveaux apprentissages vers leurs élèves tout en nous donnant la possibilité de les voir à l'œuvre. L'expérience ne manqua pas d'intérêt : les instituteurs que nous avons observés n'étaient pas peu fiers de montrer leurs nouveaux savoir-faire à leurs élèves, à leurs collègues et même à

leurs directeurs. Une difficulté, toutefois, limite considérablement cette pédagogie de la découverte dans et par le jardin : le nombre pléthorique d'enfants par classe. Jamais moins d'une cinquantaine d'élèves pour un seul enseignant. C'est une réalité que tous les instituteurs congolais vivent quotidiennement depuis fort longtemps et que l'obligation scolaire pour tous les enfants, imposée par un Etat central qui n'en donne les moyens ni humains ni financiers, a rendu ingérable. Les enfants, en surnombre, sont agglutinés par 3 ou 4 sur des bancs prévus pour 2 et l'enseignant, privé de tout support matériel, en est trop souvent réduit au cours magistral monotone. A cela s'ajoute le morcellement des horaires, qui handicape sérieusement les enseignants à l'école primaire. A Butembo, une période scolaire dure 30 minutes ! Normal pour tenir éveillés des enfants trop souvent à jeun, mais un peu court pour boucler une activité pratique dans le jardin. Il faudra penser à organiser des matinées pédagogiques. Les inspecteurs en sont conscients. Ils devront en convaincre les directions des écoles.



## Et après ?

Un projet Esf dure habituellement 3 ans, laissant aux enseignants locaux le soin de poursuivre, par eux-mêmes, la formation continue de leurs collègues. Dans leur évaluation de fin de formation, les stagiaires de Butembo nous ont clairement dit être demandeurs d'un suivi en 2013 et 2014, dans les mêmes branches (maths et sciences) mais aussi en géographie, en français, en histoire. L'équipe belge porteuse du projet est également prête à poursuivre le travail, en fonction de ses moyens humains et financiers.

**Appel est donc lancé :** les portes d'Esf sont largement ouvertes (les caisses aussi !), à toute personne qui souhaite s'investir dans ce très beau projet. Pour en savoir plus, jetez donc un œil sur notre site [www.esfbelgique.org](http://www.esfbelgique.org) ou appelez-nous au 02/375.20.34. Nous nous ferons un plaisir de répondre à vos questions.

---

**JEAN SCHMIT, Président d'Esf-Belgique**

## Notre journée « retour de missions » approche à grands pas. Avez-vous songé à vous inscrire ?

Si ce n'est déjà fait, ne tardez pas, le 6 octobre n'est pas loin !

Nous vous rappelons que cette journée se déroulera sur un site on ne peut mieux approprié au sujet de notre rencontre : le Musée royal de l'Afrique centrale, à Tervuren. Quant au programme, il s'adresse à toutes les générations : conférence, ateliers pour vos enfants, lunch africain et visite gratuite de Musée.



Pour vous inscrire, deux possibilités :

par mail à [esf.6octobre@yahoo.fr](mailto:esf.6octobre@yahoo.fr)

par GSM, à Claire Vercruysse: 0498 45 20 95

La conférence se donnera de 10h30 à 12h. Les thèmes abordés :

. ***Les jardins scolaires au service de l'apprentissage en 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> primaire***

Claire Joris et Jean Schmit, qui reviennent d'une mission à Butembo-Nord Kivu (RDC)

. ***Comment Esf s'intègre dans un projet humanitaire mené par une autre association. Un exemple dans la région de Goma-Sud Kivu (RDC).***

Michèle Vrebosch de l'asbl COMEQUI

. ***Un projet qui démarre au Cameroun***

Pascale Riffet

Vous trouverez tous les détails sur notre site [www.esfbelgique.org](http://www.esfbelgique.org).

Nous nous réjouissons de vous revoir bientôt et, comme toujours, nous comptons sur vous pour parler haut et fort de cette journée autour de vous !

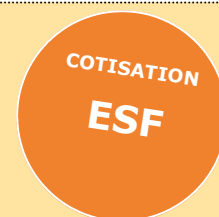
Le monde associatif ne peut vivre sans les cotisations de ses membres !

**AVEZ-VOUS PENSÉ À LA COTISATION 2012 !**

⇒ **Cotisation de membre : 20 €** par an (**15 €** pour les étudiants et demandeurs d'emploi)

⇒ à payer au compte IBAN **BE91 0012 6023 1676**

⇒ **Don** : tout don de **40 €** ou plus (distinct de la cotisation) permet une exonération fiscale.



Lettre d'information de Esf-Belgique asbl - Drève de Nivelles, 166 b<sup>te</sup> 3 - 1150 Bruxelles

Éditeur responsable : Jean Schmit - asbl Enseignants sans frontières - +32 (0) 2 375 20 34